

Prague Barock

Christine Palmiéri

Volume 44, numéro 179, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53048ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Palmiéri, C. (2000). Prague Barock. *Vie des arts*, 44(179), 29–32.

Prague Barock

Christine Palmiéri

À PRAGUE, CINQ GRANDS THÈMES RESSORTENT DE FAÇON SYSTÉMATIQUE DANS LA PRODUCTION DES JEUNES ARTISTES MAIS AUSSI DES ARTISTES DE LA GÉNÉRATION INTERMÉDIAIRE ; LE RAPPORT HOMME-MACHINE, LA MONSTRUOSITÉ, LA SCHIZOPHRÉNIE, L'ŒIL DU VOYEURISME ET LA TORTURE.

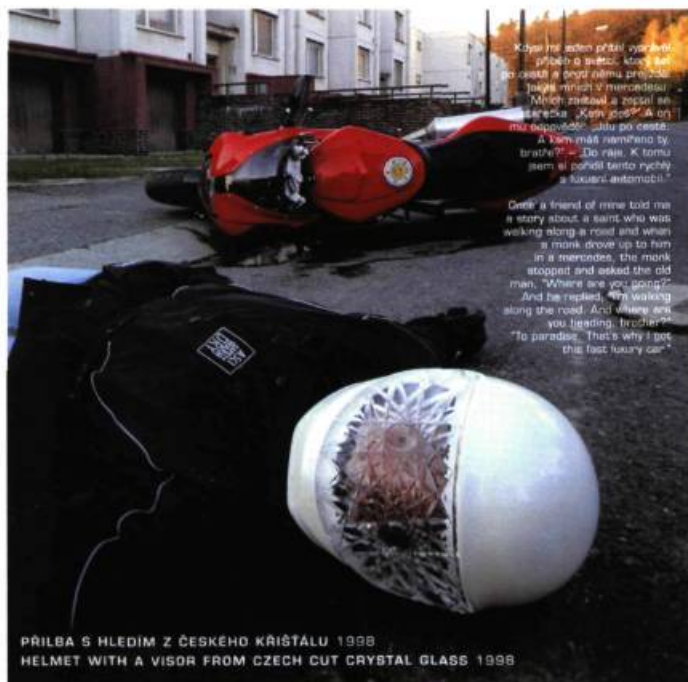
Dire que Prague est une ville baroque est une évidence. Baroque elle l'est, bien sûr, par son esthétique dominante, mais aussi par la dérive de son histoire architecturale qui en fait un conglomérat stylistique pittoresque. Se trouvent ainsi superposés par strates les architectures romane, gothique, renaissance, baroque, classique, art nouveau et cubiste. Ainsi *Prague Barock* dont le mot rock, écrit en lettres gothiques, évoque la culture populaire des années 70, renforce l'atmosphère anachronique dans laquelle elle nous plonge.

LES MASQUES-CASQUES

Pour de nombreux écrivains (Kafka, Rilke, Karasek, Macha et Crawford), Prague est le territoire du fantastique, ville chimérique où se scellent les secrètes rencontres à travers les nombreuses légendes nocturnes qui l'habitent. Le baroque s'y vit mieux la nuit que le jour, où tout flamboie dans le flux d'une énergie culturelle vivifiante. Ainsi, dans la lumière du matin commence la ronde des galeries et des musées. L'architecture autant que le brouillard mythique qui l'enveloppe contribue à créer cette inquiétante impression que ressentent les écrivains. Il me semble que le baroque, à Prague, s'appuyant sur des structures gothiques, m'apparaît plus dramatique que romantique. Gustav Meyrink, père du Golem,



Jiri Cernicky
Méduse, 1998
fibre de verre, perruque faite de vrais cheveux,
seringues, acrylique, fard, bijoux



La première production de masse de schizophrénies, 1998, porcelaine. Conception assistée par ordinateur.

décrivait cette ville comme un lieu terrifiant, «où la frontière est la plus ténue entre le visible et l'invisible». Sur la porte en verre de la Galerie de la Ville de Prague, mon regard se trouve happé par une affiche d'un rose étincelant affublé du nom *Barock*, dont la dernière syllabe rock a longtemps cristallisé les aspirations de la liberté derrière le rideau de fer. *Barock* est le titre de l'exposition, sous-titrée *Alergik*, de Jiri Cernicky, jeune vedette montante de l'art contemporain en République Tchèque. Il exposait en même temps à la Bibliothèque Municipale, à la Mairie de la Vieille Ville, à la galerie MXM, mais aussi à la Galerie nationale de Prague. L'œuvre de Jiri Cernicky surprend par la fraîcheur explosive qui s'en dégage. Pourtant, il est difficile d'expliquer, de cerner comment agit sur nous son esthétique d'une pureté insolite. Casques de motard en porcelaine blanche, dont la configuration anatomique renvoie au cri de Munk, casque en cristal à la visière étoilée comme un diamant, seringues en cristal et coupe d'héroïne en argent sur tapis de velours rouge, tête de méduse, sortie de seringues, qui surgit du mur, les lèvres fardées tendues vers la mort. Raffinement des matériaux (du cristal au silicone) et couleurs bonbon, crémeuses, des gateaux de fêtes pour enfants. Le clou étant *Atomik Fashion*, sculpture en forme de champignon atomique qui s'ouvre sur des vulves par des fermetures éclair. Entre l'attractif et le répulsif, entre légèreté et gravité, entre

synthétique et organique, nous sommes séduits par la poétique rafraîchissante de ces monstres de guimauve et de fausse fourrure. L'œuvre de Cernicky met en lumière la schizophrénie de notre monde décadent et violent. Le vidéo qui accompagne les masques-casques à trois orifices a été filmé à travers les yeux du masque — le regard des passants intrigués tournés vers l'œil de la caméra dissimulée sous le masque évoque un état kafkaïen. Cette série de casques a été réalisée par une compagnie allemande qui a fait des casques militaires pendant la deuxième guerre mondiale, «une compagnie en course avec le progrès, qui voulait dépasser le temps, justement pour l'oublier», dira l'artiste.

C.P.: *Jiri Cernicky, comment arrive-t-on à exposer dans autant de lieux de diffusion, à être représenté par tous les médias, à avoir autant de catalogues sur son œuvre et à faire partie de la collection permanente d'art contemporain de la Galerie nationale de Prague, quand on est un jeune artiste tchèque?*

J.C.: Il faut se battre et proposer constamment de nouveaux projets. Les acquisitions d'œuvres de jeunes artistes n'ont pas été faites par la Galerie nationale mais par un mécénat suisse, qui a ensuite donné les œuvres à la Galerie nationale à la condition qu'elle les expose. Nous nous battons régulièrement pour que des projets réunissant de jeunes artistes se réalisent. Ce soir, dans la conférence que j'ai donnée à la Galerie nationale, je revendiquais la raison d'exister de ce volet d'art contemporain pour qu'il obtienne le même financement que les autres acquisitions. L'art contemporain est indépendant de l'ensemble, il n'a aucune communication avec les autres collections

et dispose d'un budget nettement inférieur. Il y a un manque d'organisation et une certaine indifférence. Ce soir, j'ai tenté de regrouper un certain nombre de personnes du milieu et des médias pour faire pression, mais je crains que cela ne soit vain.

C.P.: *Avez-vous des préoccupations d'ordre esthétique, plastique?*

J.C.: Je ne m'en préoccupe pas beaucoup, sauf quand cela transmet quelque chose. Alors l'esthétique devient pratique. Ce qui m'importe, c'est de rendre compte du temps qui passe, de mon temps. Pour moi la forme doit dépendre d'une idée. En art, le travail est une ruse. C'est un moyen d'atteindre les gens. Je me soumetts à certains critères, pour être compris bien sûr. Par exemple dans certaines pièces, je fais appel à plus de maîtrise pour attirer l'attention des gens sur ce que j'ai à exprimer et non pour mon esthétique.

Jiri Cernicky enseigne dans une école d'art et, s'opposant aux idéologies traditionnelles telle que celle de Jiri Anderle, il dira que pour lui la composition et le dessin ne sont pas importants, ce qui est important c'est la réflexion. Dans son travail, il questionne notre relation au temps. Pour lui, les gens ne vivent pas leur époque. Il cherche donc à provoquer chez eux une prise de conscience. Il dit que c'est une ironie de penser, comme certains, qu'il est à l'avant-garde du temps. Il se considère comme un artiste postmoderne préoccupé par le social et le politique. Le titre *Barock* serait alors révélateur du poids d'une histoire dont il faut se débarrasser.

CONTRE LA TRIVIALITÉ KITSCH

Nous l'aurons compris, les jeunes artistes doivent se battre contre un art officiel qui n'a plus rien à prouver et bénéficie du soutien des grandes institutions. C'est le cas de Jiri Anderle, artiste nationalement et internationalement reconnu, dont l'idéologie de l'art qu'il défend, dérange les jeunes artistes, plus que son esthétique.

Anderle habite et travaille dans une maison qui est elle-même une œuvre d'art, aux systèmes électroniques des plus actuels, dans le quartier huppé du nom de Baba, véritable exposition permanente de villas des années 20 et 30, d'architecture constructiviste. Jiri Anderle est d'une autre génération, il a grandi et a mené une partie de sa carrière sous le règne de l'oppression communiste, sa conception de l'art est différente de celle des jeunes artistes; ses œuvres côtoient celles de Picasso au Metropolitan Museum de New York. Ses amis s'appellent Velickovic et Franck Stella, ses collaborateurs Fellini et Milos Forman. Il a réalisé plus de 6000 peintures et autant, sinon plus, de dessins et de gravures qui, pour une grande part, font partie de grandes collections privées et publiques.

C.P. : À votre avis dans quel sens se sont opérés les changements du milieu artistique ces dernières années?

J.A. : Il fut un temps où un certain calme régnait dans le milieu de l'art. La course au progrès des avant-gardes semblait arrêtée. C'était avant la chute du mur de Berlin. Nous pouvions travailler en dehors des modes, tout semblait possible. Ce calme a préservé l'art tchèque de la course à la gloire. On peut dire que, depuis vingt ans, l'art agonise, ce que j'entends par art bien sûr. Aujourd'hui il y a un phénomène de lobbyisme, les musées doivent posséder des artistes. C'est devenu un grand carrousel du marché. La critique ne critique plus, juge mal. Les musées sont des musées à la mode et non modernes. Quand un critique fait une critique élogieuse, c'est comme s'il donnait « le baiser de la mort ». Il vaut mieux ne pas être aimé pendant son époque. Aujourd'hui aussi « tout est possible », ce qui est magnifique, pour autant que l'on s'inscrive dans une mode. On se retrouve devant la même situation qu'il y a cent ans, les expérimentations sont vite assimilées et deviennent une nouvelle forme d'académisme. Alors que Bacon disait qu'il faut 70 ans pour que les influences de la mode disparaissent dans une œuvre. À mon avis, l'art doit mourir

pour mieux renaître. Les jeunes artistes n'ont plus le temps, trop occupés qu'ils sont à se faire reconnaître. Ils n'ont aucune concentration. De plus, il n'y a plus de bons professeurs pour leur enseigner l'art. Leur devise est celle-ci, qui est aussi celle de Cage: « Je n'ai rien à dire mais je le dis quand même. »

Bien qu'il ait obtenu un premier prix à la Biennale de Ljubljana de 1976, que ses œuvres figurent au MOMA, à l'Art Institute of Chicago, etc., Anderle a toujours envie de les retoucher, de les retravailler.

Ses grands dessins, d'une maîtrise académique remarquable, dépeignent la société d'une façon satirique et sarcastique, dans un souffle surréaliste. Il fera une centaine de croquis avant de réaliser une peinture, qui deviendra le lieu d'un dialogue avec les grands maîtres, tel *Le Caravage*. Ce dialogue est important pour lui: « Cela fait partie d'un héritage européen, dit-il. Les mentalités sont compliquées, souvent mélancoliques. Il nous faut dialoguer avec le côté sombre de l'Europe, avec Malher, Kafka, avec l'histoire de l'art et Janacek aussi. Mes objets-sculptures ou *moving objects*, par contre, s'opposent à la musique contemporaine. »

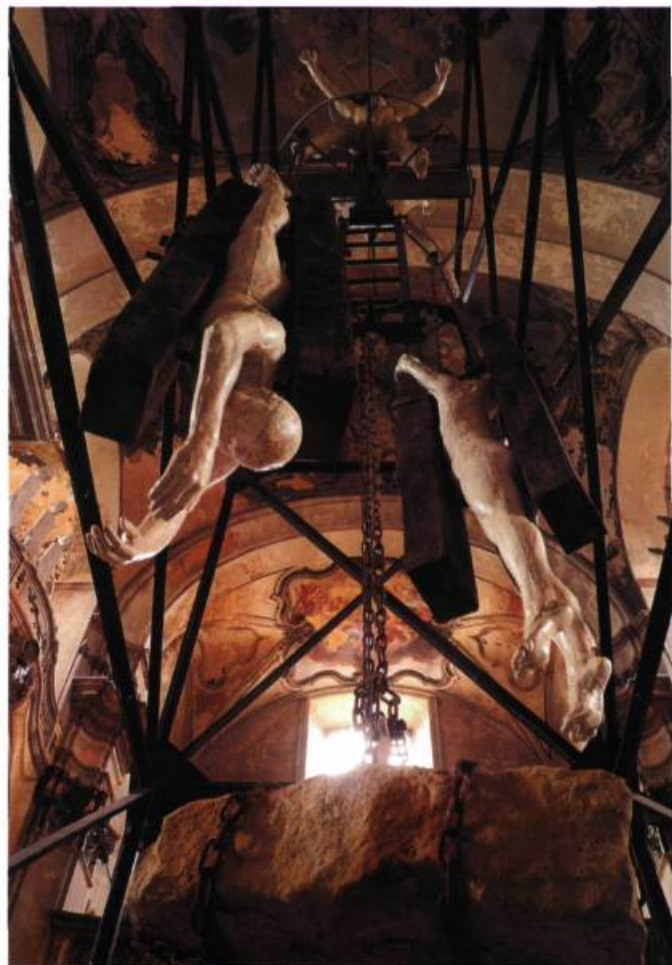
Aujourd'hui, Anderle retourne à d'anciennes thématiques, se passionnet pour les cartes postales anciennes de style décadent; il les reproduit en grand format, introduisant, de la sorte, une dimension kitsch dans ces œuvres picturales. Ainsi se trouvent juxtaposés des anges et ses machines non identifiables. Il dit déjouer le rapport entre l'illusion et la réalité de la photographie. Cette nouvelle production se veut une critique de l'art contemporain, dans lequel il voit une trivialité kitsch.

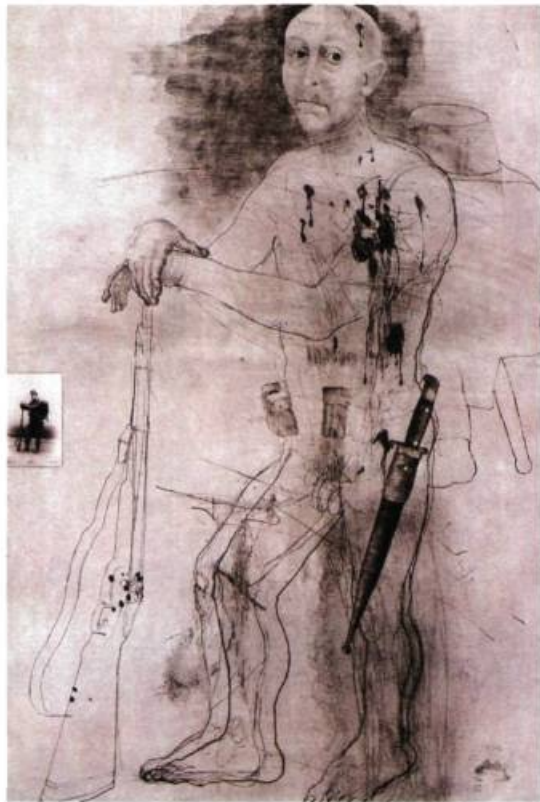
« Mes toiles sont une sorte de grimace de fin de siècle ». Pour lui, cette fin met un terme au rapport

entre l'art et la société, fin qui arrive dix ans après la Révolution de velours. Il décrit l'évolution de la société selon cette petite fable: « Des moineaux sont assis sur une branche, quelqu'un frappe dans ses mains, ils se sauvent puis reviennent sur d'autres branches. Ce qui se vit aujourd'hui par les gens de ma génération est tragique et triste, notre jeunesse a été opprimée par le régime totalitaire en place, la plupart d'entre nous sont inquiets devant ce qui se passe aujourd'hui ».

Malgré ses réticences face à l'art contemporain, on observe chez Anderle une tentative de rapprochement, par l'introduction du kitsch et de l'humour et par le choix

Jiri Sozansky
Memento mori





Jiri Anderle
Vojak, 1980

d'une facture moins léchée dans ses dernières œuvres. Car, même s'il n'a plus rien à prouver, on sent chez lui une volonté de faire partie de son temps. D'ailleurs, dans ses dessins et ses *moving objects*, on retrouve des références kafkaïennes qui me font étrangement penser à l'univers de Cernicky et de toute une pléthore de jeunes artistes dont j'ai pu voir les œuvres à la Manes galerie, à MXM, à la Bibliothèque municipale, à la Mairie de la Vieille Ville, mais aussi à la Galerie nationale de Prague.

UNE RHÉTORIQUE KAFKAÏENNE

En effet, à Prague, cinq grands thèmes ressortent de façon systématique dans la production des jeunes artistes mais aussi des artistes de la génération intermédiaire; le rapport homme-machine, la monstruosité, la schizophrénie, l'œil du voyeurisme et la torture. On les retrouve chez Cernicky,

Anderle et Sozansky. Thèmes qui s'entrecroisent, s'imbriquent, thèmes où l'homme et la machine sont étroitement liés, donnant lieu à des figures monstrueuses vouées souvent à des expériences limites, schizophréniques, à l'image d'une métamorphose kafkaïenne. Tel est le cas des œuvres de Kristof Kintera, Jiri Suruvka, Veronika Bromova, Katerina Vincorova, Luckas Rittstein, etc. pour les plus jeunes, ou bien de Zdenek Pesanek, Michael Rittstein, Ales Vesely, Kurt Gebauer et, bien sûr, Jiri Sozansky pour la génération précédente.

À travers ces esthétiques plurielles, qui passent délibérément de l'organique au synthétique, du figuratif, à l'abstraction, du gestuel au géométrique, du grave à la dérision, du trop raffiné presque maniériste à l'inachevé, de l'hyperréalisme à la *bad painting*, de l'image sophistiquée sur ordinateur à la pub kitsch, de la peinture aux installations vidéo, les artistes ont assimilé tous les genres et les ont intégrés à leur pratique selon les émotions et les sensations du moment. Ce qui s'en dégage, c'est un sens de la dérision et du tragique, une volonté de non-identification, de non-appartenance à une origine, à une tradition ou à un style, mais surtout une force expressive peu commune.

THÉÂTRE DE LA CRUAUTÉ

Et quand on pense avoir presque tout vu, Prague s'amuse encore à nous surprendre, et violemment cette fois, avec l'exposition de Jiri Sozansky à la Galerie nationale du Sternberg Palace. Sozansky met en scène une cathédrale de corps (vivants ou modelés dans du plâtre) dans des performances qui rappellent les grandes allégories classiques ou romantiques investissant des synagogues ou des bibliothèques en ruine, démolies par la guerre à Sarajevo ou par le temps à Bruxelles. Un théâtre de l'horreur où le sang, la boue, la chaux, le feu maculent les corps qui, attelés à une roue, à un palan, à un échafaud, étalent la cruauté humaine. Sozansky s'inspire des grands thèmes bibliques, tant dans ses vidéos et ses photos que dans ses dessins et ses peintures

Bien sûr, Prague est ouverte à ce qui se fait ailleurs. Ainsi à la Galerie Rudolfinum était présentée une exposition des œuvres de Nan Goldin, la Galerie du Monastère Strahov exposait des œuvres de l'autrichien Joseph Gallus Rittenberg's et, à la Galerie Via Art, on pouvait voir les œuvres de l'américain Jeff Crane. Parmi les revues les plus importantes notons *Umilec*, *Detail* et *Labyrinth*.

de formats impressionnants. Ses installations se composent de sombres présentoirs où il expose des reliques; objets, bouts de vêtements, photos qu'il ramasse sur les terrains souillés par la guerre.

Même surprise, même calme et même violence au Musée Médiéval d'instruments de torture, qui se niche dans un ancien palais aux tentures de velours rouges et aux fioritures de stuc recouvertes de feuilles d'or qui courent autour des plafonds. Luxe et sérénité servent d'écrin aux objets-machines les plus terrifiants et démoniaques que l'homme ait pu imaginés. Devant ces mentonnières étirant le cou des victimes, ces tables coulissantes démembrant les corps ou ces sarcophages serts de clous géants tous marqués par une empreinte corporelle encore visible, nous prenons conscience de notre fragilité devant la machine meurtrière.

Ce rapport homme-machine, la domination de l'un par l'autre, indéniablement présent dans la production contemporaine, selon la logique inconsciente d'un mouvement de balancier, s'exprime aujourd'hui par le ludisme et le tragique.

La frivolité et l'exubérance de l'esthétique du baroque, ainsi que les relents d'une tradition artistique «*expressivo-imaginative*», marquent la production des jeunes artistes, qui cherchent pourtant à se défaire de leur lourd héritage. Les critiques tchèques qualifient ces symptômes de conservation d'*influences historiques* et de transformation de traditions, de phénomène idéo-historique ou «*de principe baroque*».

Barock affiche ironiquement Cernicky, conscient du tiraillement entre le principe d'innovation et l'attachement à la tradition, et *Baroque* est le titre de l'une des plus importantes expositions d'art contemporain qui aura lieu à Prague en ce début de millénaire. □